

Éléments de réponse pour les pistes 2 et 3 portant sur le roman de Stendhal *Le Rouge et le Noir*.

Piste 2 : étude psychologique d'un personnage complexe.

Il existe une filiation entre Julien Sorel et René, Frédéric Moreau et Rastignac : – **René** a été élevé dans le mythe napoléonien, et Julien, né plus tard, est également fasciné par ce héros qu'il prend pour modèle. Ainsi, Julien écoute attentivement les leçons du chirurgien-major qui lui raconte « la campagne de 1796 [menée par Napoléon] en Italie », et lui a légué le volume du *Mémorial de Sainte-Hélène*, qu'il lit avec délectation (I, IV, p. 37-38). « Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée » (I, V, p. 44).

Comme René, chez qui la nature suscite une « rêverie » solitaire (extrait p. 94, l. 1), Julien aime se réfugier dans des endroits reculés, où le paysage l'inspire : par exemple, sur « la grande chaîne du nord de Vergy », « caché comme un oiseau de proie au milieu des roches nues qui couronnent la grande montagne », il s'établit dans « une petite grotte » difficilement atteignable par d'autres hommes que lui (I, XII, p. 90). Il y recherche la solitude et il lui vient l'idée d'« écrire ses pensées » (I, XII, p. 91). À la fin du roman, près de mourir, il confie à son ami Fouqué le souhait de « reposer dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. » Il se souvient des moments qu'il y a passés, « retiré la nuit dans cette grotte, et [sa] vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé [son] cœur » (II, XLV, p. 500). En effet, si comme René, Julien est inspiré par ces paysages sauvages, leurs pensées divergent : le premier rêve de quitter ces rivages pour une autre vie afin d'échapper à la mélancolie qui le ronge ; le second conserve du mythe napoléonien un modèle d'héroïsme et une attitude de conquérant.

– En cela, **Julien** est proche de **Rastignac** : d'origine modeste comme lui, il ressent le besoin de s'extraire de la médiocrité de ses origines (à nuancer car Rastignac est certes pauvre mais il est de vieille noblesse) : « Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie ; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent-mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. » Ainsi Julien a pris sa décision : « Il faut être prêtre » (I, V, p. 44). « Je sais choisir l'uniforme de mon siècle » se réjouit-il page 336. Julien rêve de s'élever dans la hiérarchie sociale et d'intégrer l'aristocratie ; quand il songe aux jolies femmes de Paris, il se demande : « pourquoi [il] ne serait pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Madame de Beauharnais » (I, V, p. 44). En cela, Rastignac, « jeune ambitieux » (l. 17), lui ressemble beaucoup, lui qui a « soif de distinctions » (l. 5), admire « les femmes de Paris » (l. 3), et parvient à « se faire inviter au bal » par ses relations avec une vicomtesse de sa famille (l. 27). Pour Julien comme pour Rastignac, Paris est la ville de tous les possibles. Mais tous deux possèdent une certaine retenue, une maladresse qui les empêche d'être totalement cyniques. L'esprit « méridional » de Rastignac entraîne des hésitations que l'on voit aussi parfois chez Julien.

– Comme **Frédéric Moreau**, **Julien** se sent appelé vers les hauteurs. L'incipit le montre, de façon signifiante, installé « à cinq ou six pieds plus haut » que le reste des ouvriers de la scierie (l. 7). Du sommet de la montagne de Vergy, il domine également « les coteaux moins élevés qui contiennent le cours du Doubs vers le midi » (p. 90). Le regard de Frédéric Moreau (extrait p. 96), sorte de romantique citadin, doit se contenter d'admirer, du haut de son balcon, la rivière qui coul[e] entre les quais grisâtres » un « massif de vieux arbres » (l. 7). Comme Julien ou

Rastignac, Frédéric réfléchit à son destin, mais il n'a pas l'efficacité de ses prédécesseurs : ses « méditations » (I, 15) sont « désordonnées » (I, 27), ses pensées tournent à vide. De ses aînés, il a conservé le sentiment de valoir mieux que les autres, ainsi il est écœuré par la bassesse des figures, la niaiserie des propos » (I, 24-25), et « la conscience de mieux valoir que ces hommes atténu[e] la fatigue de les regarder » (I, 26-27). Ainsi Julien, au séminaire de Besançon, se demande comment surmonter le « dégoût » (II, XXVII, p. 208) que lui inspirent les hommes qui l'entourent. Mais, contrairement à Julien ou Rastignac, Frédéric restera un anti-héros.

Julien se distingue surtout de ces personnages par son courage. Si Napoléon ne domine plus le monde, il a laissé l'exemple d'une ambition et d'un héroïsme très inspirants pour lui. Sur ce modèle, il ne se permet aucun signe de lâcheté : « Serais-je un lâche ? se dit-il, aux armes ! » (I, V, p. 45) lorsqu'il n'ose pas se diriger vers la maison du maire chez qui il vient d'être engagé au début du roman. C'est ainsi qu'il s'impose régulièrement des défis d'une difficulté et d'une audace croissantes et proportionnelles : prendre la main de Mme de Rênal (I, IX, p. 73), entrer dans sa chambre la nuit, puis grimper par une échelle jusqu'à sa fenêtre pour pénétrer dans sa chambre (I, XXX, p. 236), comme il le fera plus tard pour entrer dans celle de Mathilde de La Mole (II, XV, p. 344-349), exiger de se battre en duel pour sauver son honneur (II, VI, p. 284). Dans le dénouement, il apparaît comme le « héros des jeunes femmes de Besançon ».

Julien s'impose ces défis pour affermir son courage, de façon à compenser ses origines modestes, qui sont pour lui un complexe, par un héroïsme qui suscite l'admiration des plus grands.

Avant d'aller se présenter au maire de Verrières pour prendre son service de précepteur dans sa demeure, Julien, que son père nomme d'ailleurs « maudit hypocrite » (I, V, p. 39), « jug[e] qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église » (I, V, p. 43). Le narrateur explique ce terme dans les lignes suivantes : le désir de Julien d'épouser une carrière ecclésiastique ne relève pas d'une véritable foi religieuse, mais d'une stratégie. Comme son héros Bonaparte, il souhaite s'extraire de ses origines modestes pour conquérir le monde (I, V, p. 44). Né trop tard, il ne peut triompher par les exploits militaires, mais l'Église offre la possibilité de faire fortune : il se juge en cela « un hypocrite consommé ». « Hélas ! c'est ma seule arme ! à une autre époque, se disait-il, c'est par des actions parlantes, en face de l'ennemi que j'aurais *gagné mon pain* » et « Sous Napoléon, j'eusse été sergent ; parmi ces futurs curés, je serai grand vicaire » (I, XXVI, p. 199). Le titre du roman, en référence aux couleurs respectives de l'habit militaire (noir) ou religieux (rouge), exprime cette alternative, en coordonnant à la passion de Julien pour Napoléon son choix raisonné et stratégique pour la religion. Ainsi, il refuse de s'associer à son ami Fouqué dans son commerce de bois, prétextant que « sa vocation pour le saint ministère des autels ne lui perme[t] pas d'accepter » (I, VII, p. 93). Outre Napoléon, Julien a pour maître Tartuffe, le personnage de Molière, parangon de l'hypocrisie, qu'il cite régulièrement, connaissant le « rôle par cœur » (II, XIII, p. 337).

Pour cause, Julien devient habile dans l'art de la manipulation : lorsque Mathilde se sent attirée par lui, elle pense aux plaisanteries de Croisenois et de son frère, qui lui reprochent « l'air « prêtre » : humble et hypocrite » (II, XII, p. 327). Julien semble avoir atteint une maîtrise assez exceptionnelle en effet : par exemple, il parvient à se faire écrire une lettre d'amour de la part de Mathilde sans dire lui-même qu'il aime, conservant « la dignité de son caractère » (II, XIII, p. 334), puis il feint la modestie, taxant sa lettre de « trop séduisante » pour « un pauvre charpentier du Jura, sans doute pour se jouer de sa simplicité », pendant qu'en réalité il est « ivre de bonheur et du sentiment de sa puissance », se sentant « un dieu » (II, XIII, p. 338). Ainsi, au fil de son parcours, Julien fait l'apprentissage de l'hypocrisie.

Mais cet apprentissage est difficile car Julien est un garçon très émotif. Mme de Rênal oppose sa sensibilité à la rudesse de son mari et apprécie « la générosité, la noblesse d'âme, l'humanité » de Julien (I, VII, p. 59). Lorsque le curé Chélan s'inquiète de son avenir, Julien est ému de se sentir aimé pour la première fois de sa vie, si bien qu'il se met à pleurer « avec délices, et [doit aller] cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verrières » (I, VIII, p. 66). Le narrateur précise que « Julien réuss[it] peu dans ses essais d'hypocrisie de gestes » (I, XXVII, p. 208). Il laisse éclater ses scrupules quand son ami Fouqué lui propose de s'associer dans le travail du bois et qu'il ne sait comment le lui refuser : « Tromperai-je mon ami ? s'écria Julien avec humeur. Cet être, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse envers un homme qui l'aimait » (I, XII, p. 92). Cette remarque du narrateur associe l'hypocrisie à un moyen dont Julien ne peut faire l'économie pour survivre dans la société, mais qui lui coûte. Cela se confirme quand le marquis de La Mole lui remet une croix qui le met sur pied d'égalité avec les nobles : il éprouve quelques scrupules à accepter puis se dit qu'« il faudra en venir à bien d'autres injustices, [s'il veut] parvenir, et encore savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales » (II, VIII, p. 296). De la même façon, un peu plus tard, lorsque le jeune ambitieux hésite à séduire la fille du marquis de La Mole, qui s'est montré généreux avec lui, il finit par se décider : « Que je suis bon, se dit-il, moi, plébéien, avoir pitié d'une famille de ce rang ! [...] ma foi, pas si bête ; chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie » (II, XIII, p. 335). Seul dans sa cellule, Julien réalise que l'hypocrisie régule la société, que les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit » (II, XLIV, p. 492), puis il se demande « pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypocrisie ». Il constate que « l'influence de [ses] contemporains l'emporte [...] Parlant seul avec [lui]-même, à deux pas de la mort, [il est] encore hypocrite » (II, XLIV, p. 494). Puis il s'exclame : « Ô dix-neuvième siècle ! » faisant de l'hypocrisie un phénomène de société et d'époque.

Ainsi, Julien n'est pas hypocrite par nature mais choisit de l'être pour mieux manipuler les autres afin de s'élever dans une société dans laquelle l'hypocrisie est une norme : « Quelle immense difficulté [...] que cette hypocrisie de chaque minute ; c'est à faire pâlir les travaux d'Hercule » constate-t-il (I, XXVI, p. 203). Mais il n'a pas le choix : l'hypocrisie est le corollaire de son ambition.

À la fin du roman, Julien cesse d'être hypocrite, même envers lui-même et, soulevant son masque, accède à sa propre vérité : « l'ambition était morte en son cœur, une autre passion y était sortie de ses cendres ; il l'appelait le remords d'avoir assassiné Mme de Rênal. » (II, XXXIX, p. 466). Ici, il substitue encore le terme « remords » à celui d'amour, mais un peu plus loin, il se confie à Mme de Rênal : « Autrefois, [...] quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi ; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale » (II, XLV, p. 497).

Ainsi, Julien n'est pas hypocrite par nature mais dompte sa sensibilité pour se forcer à l'être, malgré ses scrupules. Il rejette vite ceux-là en se persuadant qu'il n'a pas le choix puisqu'à son époque l'hypocrisie est une valeur essentielle pour réussir dans la société. Le narrateur intervient régulièrement pour juger son personnage :

– il le critique parfois, adoptant un point de vue pragmatique, adulte, qui contraste avec le manque de recul de l'adolescent qu'est encore Julien : « il fut assez sot pour penser » (I, XIV, p. 101), « Si, au lieu de se tenir caché dans un lieu écarté, il eût erré au jardin et dans l'hôtel, de

manière à se tenir à la portée des occasions, il eût peut-être en un seul instant changé en bonheur le plus vif son affreux malheur » (II, XVIII, p. 358). « Julien essaya de se justifier. Rien de plus absurde. Se justifie-t-on de déplaire ? Mais la raison n'avait plus aucun empire sur ses actions » (II, XX, p. 373).

– mais ces critiques vont de pair avec une forme d'indulgence attendrie : « Julien avait raison de s'applaudir de son courage » (I, XV, p. 103) ; « C'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de son caractère ; un être capable d'un tel effort sur lui-même peut aller loin, si fata sinant » (c'est-à-dire si les destins le permettent ; II, XXXI, p. 425) : ici, le narrateur admire le fait que Julien ne se montre pas trop tendre, choisisse de se taire pour ne pas trahir son émotion auprès de Mathilde de La Mole de façon à entretenir sa jalousie. Ou encore, au moment où Julien approche de la mort : « Il était encore bien jeune ; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge lui eût donné la bonté facile à s'attendrir » (II, XXXVII, p. 457).

Ce qu'il faut surtout faire remarquer aux élèves, c'est la difficulté à unifier le caractère de Julien, à le réduire à un type ; est-il un hypocrite, un révolté, un manipulateur ou un jeune homme trop sensible ? Ses différentes attitudes sont révélatrices de sa construction progressive au fil du récit. Pendant trois ans, il évolue, apprend, change.

Piste 2 : un roman de la critique sociale.

Le **père de Julien** est un « vieux paysan » (p. 36) qui ne donne pas une image positive de sa classe sociale. Inculte, brutal, méprisant envers la sensibilité de « son vaurien de fils », il est heureux de s'en débarrasser, cherchant à en tirer le plus d'argent possible, comme s'il vendait un de ses biens. Pour cela, il refuse d'accepter immédiatement l'offre de Monsieur de Rênal (I, IV, p. 36), ruse en affirmant qu'il trouverait mieux ailleurs (I, V, p. 41) négocie sans fin en utilisant la flatterie, « d'une voix câline » (I, V, p. 42). Lorsque Julien est condamné à mort, son père lui rend visite pour l'accabler de reproches et ce n'est qu'en évoquant ses économies et la part qu'il laissera à sa famille que Julien parvient à l'adoucir. Mais le vieil homme fait encore preuve de cupidité en réclamant également que Julien lui rembourse les frais de nourriture et d'éducation qu'il avait avancés pour lui (II, XLIV, p. 491). Lorsque le vieux Sorel négocie face à Monsieur de Rênal, le narrateur précise que « la finesse du paysan l'emporta sur la finesse de l'homme riche » (I, V, p. 41). Et les bourgeois ne sont pas en reste.

Le maître-mot des **bourgeois de Verrières** est « rapporter du revenu » (I, II, p. 29). Madame de Rênal pense que tous les hommes sont comme ceux qu'elle côtoie dans son milieu, c'est-à-dire caractérisés par « la grossièreté, et la plus brutale insensibilité à ce qui n'[est] pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix ; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrar[ie] » (I, 7, p. 58). Julien remarque la manie de Valenod d'énumérer sans cesse ses propriétés (I, XXII, p. 167), et comprend par quelles manigances il règne sur la commune de Verrières, s'étant affilié avec les « plus sots », les « plus ignares », les « plus charlatans », les « plus effrontés » de chaque métier (I, XXII, p. 171). Sans aucune morale, il n'a pas hésité à faire injustement destituer le bon vieux curé Chélan, au profit de la Congrégation et de l'abbé Frilair.

Les **aristocrates parisiens** n'échappent pas à la critique : les dîners qu'ils organisent sont caractérisés par « la magnificence et l'ennui » (II, IV, p. 272). Julien y perçoit une « asphyxie morale » liée à la nécessité de ne pas s'écarter des convenances, qui imposent des conversations attendues, ne laissant jamais place à la surprise. « Les uns se consol[ent] en prenant force glaces ; les autres par le plaisir de dire tout le reste de la soirée : Je sors de l'hôtel de La Mole, où j'ai

su que la Russie...», « Ces nobles personnages ne dissimul[ent] pas le mépris sincère pour tout ce qui n'[est] pas issu de gens montant dans les carrosses du Roi » (II, 4, p. 272). Julien constate aussi la froideur de ce milieu qu'il compare aux habitudes provinciales : « Sans doute, on peut reprocher à la province un ton commun ou peu poli ; mais on se passionne un peu en vous répondant. [...] À Paris, on a l'attention de se cacher pour rire, mais vous êtes toujours un étranger » (II, V, p. 282). Lorsque Julien avoue qu'il n'est allé qu'une fois à l'Opéra : « C'est épouvantable, lui dit-on, on ne va que là ; il faut que votre première sortie soit pour *Le Comte Ory* » (II, VI, p. 288). L'adjectif « épouvantable » résonne ironiquement. Mathilde de La Mole la première se fait « une image parfaitement ennuyeuse » de sa vie parisienne. Elle se lamente de l'absence de relief chez les hommes qu'elle fréquente, dont les lettres, « décolorées », sont toutes les mêmes : « ces lettres-là ne doivent changer que tous les vingt ans, suivant le genre d'occupations qui est à la mode » (II, XI, p. 322) puis lorsqu'elle commence à succomber aux charmes de Julien, comme pour se donner une excuse, elle se demande : « Est-ce ma faute à moi si les jeunes gens de la Cour sont de si grands partisans du convenable, et pâlisent à la seule idée de la moindre aventure un peu singulière ? » (II, XII, p. 325).

L'Église occupe une place importante dans la société, au fonctionnement de laquelle elle participe de façon intéressée. Compromise, elle dissimule l'immoralité sous la charité. Tous les abbés (à part Chélan et Pirard) convoitent le pouvoir. La Congrégation, du côté des ultras (ultra-royalistes qui s'opposent aux libéraux), pratique une véritable dictature cléricale. Par exemple, les hommes financent la Congrégation qui affiche les dons de chacun : M. de Rênal, se montrant peu généreux, devient source de plaisanteries publiques (I, XXII, p. 172). Les cérémonies religieuses doivent être spectaculaires, faisant passer la forme avant le fond. Dans ce sens, le narrateur confie que Mme de Rênal, élevée par « des religieuses adoratrices passionnées du Sacré-Cœur de Jésus, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis des Jésuites » « s'était trouvé assez de sens pour oublier bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent ; mais elle ne mit rien à la place, et finit par ne rien savoir » (I, VII, p. 57) Stendhal critique un simulacre d'enseignement qui tourne à vide, et qui vise surtout à gouverner les âmes. La Congrégation endoctrine les femmes par l'éducation et la confession : Mme de Rênal a beau avoir pris du recul par rapport à ses années de formation, elle retombe sous la coupe de son confesseur, et c'est sous sa dictée qu'elle écrit la fameuse lettre qui accable Julien et entraînera le geste fatal de ce dernier. « Quelle horreur m'a fait commettre la religion ! » s'exclame-t-elle alors que Julien attend la mort (II, XLIII, p. 485).

Au séminaire de Besançon, Julien décrit les étudiants qui l'entourent comme « des gloutons qui ne songent qu'à l'omelette au lard qu'ils dévoreront au dîner, ou des abbés Castanède, pour qui aucun crime n'est trop noir ! Ils parviendront au pouvoir ; mais à quel prix, grand Dieu ! » (I, XXVII, p. 208). Cette prédiction se vérifie : à la fin du roman, la Congrégation a arbitrairement éliminé les jansénistes (le curé de Chélan, l'abbé Pirard, tous deux appréciés de Julien), et installé au pouvoir le vicaire Maslon, le redoutable abbé de Frilair, futur évêque, l'abbé Castanède, Valenod, maire et futur préfet. Au milieu d'eux, Julien éprouve un véritable « dégoût » (I, XXVII, p. 208).

Toutes ces classes sociales possèdent des points communs, et les frontières entre elles sont parfois floues. Le commerce n'intéresse pas que les bourgeois. Les nobles aussi cherchent à faire des affaires. Par exemple, le marquis de La Mole, « à portée de savoir des nouvelles, [joue] à la rente avec bonheur. » Le narrateur ajoute que « les hommes riches qui ont le cœur haut cherchent dans les affaires de l'amusement et non des résultats » (II, VI, p. 283). Le clivage entre noblesse et

bourgeoisie commence à s'estomper, l'aristocratie étant en déclin, et la bourgeoisie de plus en plus riche. Or, c'est l'argent surtout qui différencie les couches sociales.

Dans une voiture à cheval qui transporte des voyageurs, Julien surprend la conversation de deux jeunes hommes, dont l'un fait part à l'autre de son point de vue sur la société et la politique : « Toujours il se trouvera un Roi qui voudra augmenter sa prérogative ; toujours l'ambition de devenir député [...] empêcher[a] de dormir les gens riches de la province [...] toujours l'envie de devenir pair ou gentilhomme de la Chambre galopera les ultras. » La société apparaît comme « un enfer d'hypocrisie et de tracasseries » (II, I, p. 250). La justice est entre les mains des plus puissants. Par exemple, à Verrières, le juge utilise l'instrument judiciaire pour se débarrasser des libéraux et s'attirer les faveurs de la congrégation (I, V, p. 43).

Quand Julien reçoit une lettre de Mathilde l'invitant à le rejoindre en cachette dans sa chambre la nuit venue, il imagine un guet-apens par lequel on chercherait à se débarrasser de lui. Il a alors cette réflexion qui associe nobles et ecclésiastiques dans le même machiavélisme : « l'abbé Maslon ou M. Castanède n'auraient pas mieux fait » (II, XIII, p. 337). Enfin, dans sa cellule, Julien réfléchit à la vie : « J'ai aimé la vérité... Où est-elle ? ... Partout hypocrisie, ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands ; et ses lèvres prirent l'expression du dégoût » (II, XLIV, p. 493).

Ainsi, tous les hommes, de toutes origines confondues, sont unifiés par l'égoïsme, l'hypocrisie, la soif de pouvoir et l'absence de scrupules.

Dans ce panorama, Julien se trouve toujours en décalage et n'a de cesse de tenter de s'intégrer en faisant oublier ses différences, même s'il n'éprouve que « haine et horreur pour la haute société où il [est] admis » (I, VII, p. 55). Par exemple, chez Mme de Rênal, dans le premier livre, il suscite la jalousie d'un valet et de M. Valenod par sa beauté et l'attention que lui portent les femmes, ce qui engendre des expressions péjoratives comme « précepteur crasseux » (I, VII, p. 56) qui rappelle ses origines. De fait, Julien « redoubl[e] de soins pour sa personne », ce qui lui vaut cette fois d'être accusé de trop de coquetterie par M. Valenod. (I, VII, p. 56). Julien semble considéré comme un objet dans cette société qui valorise la possession de biens. Ainsi, au tout début du roman, son père tente-t-il de le vendre au meilleur prix à un M. de Rênal qui cherche à l'acquérir pour dépasser M. Valenod, qui vient quant à lui d'acheter deux beaux normands pour sa calèche. Un peu plus loin, alors au service du maire, Julien remarque que les enfants de ce dernier le « caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier » (I, IX, p. 80). Enfin, le Marquis de La Mole voit aussi en Julien un objet coûteux : « On s'attache bien à un bel épagneul, se disait le marquis, pourquoi ai-je tant de honte de m'attacher à ce petit abbé ? » (II, VII, p. 291). Ainsi Julien est-il comparé successivement à des chevaux ou à des chiens.

Il amuse la galerie en récitant en latin des parties du Nouveau Testament : « ce style les amusait par son étrangeté ; ils en riaient. Mais Julien se lassa » (I, XXII, p. 166). Ainsi, Julien est insolite, amusant, étrange. Pour se fondre plus facilement dans les milieux qu'il fréquente, il lui arrive de devoir endosser un habit particulier : ainsi, pour entrer au séminaire de Besançon, a-t-il emprunté chez son ami Fouqué « un habit bourgeois » (I, XXIV, p. 185). Dans le milieu aristocratique parisien, le marquis de La Mole lui confie un habit bleu, et puisqu'il est « épouvantable » qu'il ne soit allé qu'une fois à l'Opéra, il prend l'habitude de s'y rendre, et sur le conseil de M. de La Mole, il assiste à la sortie du beau monde pour tenter de se défaire des « façons de province » qu'il affirme lui voir encore quelquefois (II, VII, p. 289). Le marquis tente également de corriger chez lui ses « fausses manières de voir : les autres provinciaux qui

arrivent à Paris admirent tout, pensait le marquis ; celui-ci hait tout. Ils ont trop d'affectation, lui n'en a pas assez, et les sots le prennent pour un sot » (II, VII, p. 291). Le marquis de La Mole a compris, lui, que Julien était un être intelligent. Mathilde de La Mole partage le point de vue de son père : « il méprise les autres, c'est pour cela que je ne le méprise pas » pense-t-elle (II, XII, p. 326).

En effet, si les hommes l'acceptent difficilement, la singularité de Julien séduit en revanche Mme de Rênal, comme elle séduira Mathilde. Ainsi, Mme de Rênal, qui a du mal à s'accoutumer à la brutalité des « gens à argent au milieu desquels il f[aut] vivre » (I, VII, p. 58) « trouv[e] des jouissances douces et toutes brillantes du charme de la nouveauté dans la sympathie de cette âme noble et fière. » « La générosité, noblesse d'âme, l'humanité lui sembl[ent] peu à peu n'exister que chez ce jeune abbé. Elle [a] pour lui seul toute la sympathie et même l'admiration que ces vertus excitent chez les âmes bien nées » (I, VII, p. 59). Un peu plus tard, elle croit « apercevoir plus nettement chaque jour le grand homme futur dans ce jeune abbé. Elle le [voit] pape, elle le [voit] Premier ministre comme Richelieu » (I, XVII, p. 125). Elle avait assez bien mis au jour l'intelligence de ce jeune homme et la force de son ambition.

Parti de rien, Julien est parvenu à franchir tous les échelons de la société : admis dans la bourgeoisie, il s'est immiscé dans l'aristocratie parisienne... mais les nobles ne lui pardonneront jamais ses origines plébéiennes. Dans le dénouement, son audace est punie, rappelant que l'on ne transgresse pas impunément les barrières de sa classe. Julien a bien compris cela et le dénonce dans un discours qui confirme son intelligence, sa maîtrise de l'éloquence (II, XLI, p. 476) et entraîne des réactions fortes puisque les femmes « fond[ent] en larmes », et « plusieurs hommes [ont] les larmes aux yeux. »

Ainsi Julien compense-t-il son origine par une sensibilité, une intelligence et un courage hors normes. Mais la société de 1830 ne valorise aucune de ces qualités, ne reconnaissant que la naissance. En improvisant sa défense, Julien se place au-dessus de tous : il montre que s'il s'était un temps pris au jeu social, il rejette finalement toute compromission et privilégie un discours sincère. La remarque de Mathilde résonne de façon prophétique : « Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, pensa Mathilde : c'est la seule chose qui ne s'achète pas » (II, VIII, p. 302).

